

Recherches sociographiques



Paul GRELL, *Les jeunes face au monde précaire. Récits de vie en périphérie des grands centres*

Jacques Hamel

Volume 41, Number 3, 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057400ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057400ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Hamel, J. (2000). Review of [Paul GRELL, *Les jeunes face au monde précaire. Récits de vie en périphérie des grands centres*]. *Recherches sociographiques*, 41(3), 579–582. <https://doi.org/10.7202/057400ar>

technocratique plutôt que scientifique. Cela étant dit, ce livre reste un ouvrage de référence de première main.

André TURMEL

Département de sociologie,
Université Laval.

Paul GRELL, *Les jeunes face au monde précaire. Récits de vie en périphérie des grands centres*, Paris / Montréal, L'Harmattan, 1999, 271 p. (Logiques sociales.)

Voici le nouveau livre de Paul Grell : *Les jeunes face au monde précaire*. Il a pour sous-titre *Récits de vie en périphérie des grands centres*. Il faut en prendre note car d'entrée de jeu, ce sous-titre donne le ton de l'ouvrage. Celui-ci trace le portrait de leur situation que font de vive voix les jeunes de la côte Est du Nouveau-Brunswick, l'une des régions les plus pauvres du Canada. L'analyse que propose l'auteur prend corps dans le sillage de la retranscription des entrevues, largement citées en ces pages.

Paul Grell, au fil de ses publications, se pose en figure de proue de ce genre d'études. Observateur depuis des lustres de la précarité des jeunes, il ne cesse de la décrire et de l'expliquer dans des ouvrages qui ont leur retentissement ici comme ailleurs. En France, par exemple, ils sont cités par André GORZ qui y voit une pierre d'assise à sa thèse teintée des couleurs de l'utopie. En effet, l'auteur notamment de *Misère du présent. Richesse du possible* (Paris, Galilée, 1997), avance avec audace que le travail, à l'instar de l'emploi salarié, perd sa fonction d'intégrateur à la société et, dans cette foulée, se voit privé de la nature anthropologique dont l'ont doté des légions de philosophes, anthropologues, sociologues et autres penseurs sociaux.

La perte de sens qu'affiche le travail à l'heure de la flexibilité et de la chute irréversible du nombre d'emplois salariés se manifeste avec acuité chez les jeunes. Les sondages laissent même entendre que la jeunesse se révèle le fer de lance de nouvelles valeurs qui ne gravitent nullement dans l'orbite du travail, de la productivité ou de l'économie. Quand David CANNON pose à des jeunes de 13 à 15 ans la question classique « quelle est la priorité dans la vie ? », il appert que pour eux le travail a bien moins d'importance que a) d'avoir des amis, b) d'avoir assez de temps disponible, c) d'être en bonne forme physique, d) de passer du temps en famille et e) d'avoir une vie sociale active incluant l'action communautaire et l'engagement social (« Generation X and the New Work Ethic », *Demos*). André Gorz saisit cette dernière donnée au vol pour affirmer que le travail salarié perd du terrain et est en passe d'être remplacé par des activités aux coefficients culturels et solidaires plus élevés.

Ce point de vue a ses adeptes. Sébastien SCHEHR, du même souffle, s'emploie à démontrer dans *La vie quotidienne des jeunes chômeurs* (Paris, Presses universitaires de France, 1999) que, chez les jeunes, la privation d'emploi est loin d'être vécue

comme un drame et de déboucher sur le misérabilisme. Il soutient au contraire que « touchés de plein fouet par la mutation de la forme-travail, les jeunes sont propulsés dans ce que P. Grell appelle les interstices de la société. Il s'ensuivrait la recherche d'un équilibre et d'un " mieux vivre " non par la valorisation de formations ou d'expériences liées aux dispositifs publics mais par l'organisation de l'intermittence et du déséquilibre engendrés par ces situations » (p. 61-62).

Or, pour qui a en mémoire la pensée utopiste de ces chercheurs qui s'évertuent à déceler de nouvelles valeurs chez les jeunes précaires et la capacité d'organiser l'intermittence, le récent livre de Paul Grell ne manque pas de souligner un étrange paradoxe. Il va à l'encontre de ces thèses et s'inscrit en faux à l'égard de la recherche de nouvelles valeurs et activités propres à supplanter le travail considéré comme pivot d'insertion sociale.

Les jeunes face au monde précaire se fonde sur une vaste enquête conduite sur la côte Est du Nouveau-Brunswick entre 1993 et 1995 auprès de jeunes francophones judicieusement choisis en fonction d'un échantillon statistique. Dans la ligne des modèles de débrouillardise mis en évidence dans ses précédentes études de terrain, l'auteur élargit ici le spectre en vue de cerner « l'appropriation de l'existence au moment où des jeunes s'autonomisent, au moins partiellement, par rapport à la famille naturelle et l'école pour s'ouvrir au monde extérieur et tenter d'y faire leur place ou du moins de lui appartenir d'une certaine façon » (p. 12).

L'enquête a pour point de départ la question suivante : « Quelles sont les compétences autour desquelles s'organise progressivement l'entrée des jeunes dans le monde précaire leur permettant une maîtrise suffisamment affirmée pour infléchir leur itinéraire dans le sens qu'ils souhaitent ? » (p. 12).

Cette question n'est pas ici posée, comme d'habitude, à des jeunes dotés des ressources et compétences susceptibles d'y donner une réponse positive et reluisante : les étudiants bien nantis et promis à une entrée dans la vie professionnelle sans trop de difficultés. Elle a été adressée à « ceux et celles dont on peut penser *a priori* que les conditions d'entrée dans le monde apparaissent moins assurées, plus étriquées » et, par le fait même, à des jeunes précaires « non pas dans le sens de la définition courante de jeunes travailleurs précaires (c'est-à-dire n'ayant qu'un emploi intermittent sans stabilité ni sécurité), mais dans le sens de jeunes évoluant dans un monde précaire où rien ne va plus de soi » (p. 15).

L'échantillon des jeunes, âgés de 21 à 26 ans, s'est réduit à une quarantaine d'entre eux, invités à faire le récit de leur vie et de leurs expériences et, par là, à être par ricochet auteurs de l'analyse biographique du « monde précaire » dans lequel ils évoluent.

Les lecteurs plongent dès le premier chapitre dans les récits de Marcelle et Jeanne, Maggy, Marc et Roger et de dizaines d'autres jeunes appelés à témoigner de leur trajectoire qui ressemble à s'y méprendre au portrait de la jeunesse acadienne brossé sans fard par Rodrigue Jean dans le film *Full Blast*.

Les récits entremêlés, ordonnés sans autre raison que de donner tout son relief à la précarité de ces jeunes démunis, percent à jour la violence familiale, l'alcoolisme

des parents, leurs déboires financiers liés au travail saisonnier, la perte d'intérêt pour le programme scolaire et les échecs à répétition qui en découlent, le décrochage dès les premières années du secondaire, la vulnérabilité des jeunes sans compétence, leur exploitation par des employeurs sans scrupules, l'assistance sociale à laquelle ils sont contraints, les problèmes d'alcool et de drogues qui ne tardent pas à surgir, l'enfilade des petits boulots qui n'accordent aucun sens à l'existence, la vie de couple minée par l'insatisfaction sexuelle et la cascade des difficultés à communiquer et à se faire respecter, les projets communs (achat d'une maison, etc.) voués à l'échec et, finalement, une vie sans autre horizon que le départ à Toronto (non pas à Montréal) pour y découvrir un Klondike qui les rejettera dans l'impasse. En filigrane, les rêves des jeunes continuent d'être hantés par le bonheur conjugal chez soi (souvent à la campagne) avec un travail permanent à la clé. Avec l'âge, s'impose le regret d'avoir quitté l'école sans diplôme et sans les qualifications requises pour s'insérer dans le marché du travail et pour avoir droit de cité.

Les récits des jeunes aboutissent à une seule voie : la misère. Ils sont entrecoupés par des titres et sous-titres éloquentes (« Un parcours de soldat du travail », « Le labyrinthe des soucis », « Une famille cassée », etc.) et émaillés de citations de chercheurs, de penseurs, d'écrivains (Albert CAMUS, Georg SIMMEL, NIETZCHE, Alfred SCHUTZ et bien d'autres) qui, placées en exergue, tiennent lieu d'analyse. En effet, l'essentiel consiste en la retranscription des récits ponctuée d'incises qui, en contrepoint, traduisent le point de vue de Paul Grell pour rendre raison de la précarité. Sans intention implicite de l'auteur, son analyse se teinte de ce récit de soi postmoderne, aujourd'hui décrié et mis en procès au nom d'une pensée analogique et métaphorique vue comme une imposture intellectuelle.

Paul Grell serait vulnérable à une telle critique s'il n'avait pas tiré des récits largement cités une typologie de la précarité formulée en termes imagés. Sous l'égide de la « rose des vents du passage au monde précaire », il a soin de distinguer quatre axes en vertu desquels s'aligne l'entrée des jeunes dans le monde précaire. Imiter, se soucier, résister et expérimenter s'en révèlent les clés.

Sur l'axe de l'imitation, une tension surgit entre la décision d'imiter les proches et celle de se conformer à l'esprit des lieux. Autrement dit : vivre comme les parents d'une part, et d'autre part s'adonner à la consommation effrénée pour prouver son existence dans une société où l'accumulation des biens matériels témoigne de la réussite.

Les jeunes précaires se plient sur l'axe des soucis quand ils s'écartent momentanément et délibérément des tracasseries qui les assaillent dans une « fuite en avant » qui toutefois ne parvient pas à éliminer ni à effacer ceux-ci de leur esprit. Les jeunes cheminent sur le terrain de la précarité en « aimant les petits plaisirs de la vie et en supportant stoïquement tous les malheurs et notamment l'incertitude permanente » (p. 84).

L'axe de la résistance s'établit sur la prise de conscience des échecs connus dans le giron de la famille, de l'école et du travail et la capacité « à faire advenir des ruptures » pour donner un tournant à la vie par une sorte de double jeu en vertu duquel, tout en se conformant en apparence aux normes ambiantes, les jeunes

précaires s'en écartent sensiblement afin de créer des « espaces alternatifs » « pour pouvoir exister selon leur entendement » (p. 86).

L'escalade périlleuse de la montagne traduit l'image de l'axe de l'expérimentation. Sur le premier versant, les jeunes précaires découvrent soudain « que la vie quotidienne est biographiquement déterminée » et cela se répercute dans la « conscience de soi ». Les promesses et possibilités du futur en sont tributaires et ce second versant de la montagne sous-entend la mise au point de plans d'action.

Si l'analyse de Grell met en lumière les itinéraires des jeunes qui gravitent dans le « monde précaire », on se voit toutefois forcé de conclure que l'explication sociologique attendue d'un tel ouvrage en est absente. Nulle part la précarité est envisagée dans l'orbite de concepts et de théories capables de rendre compte des rapports sociaux qui engendrent la précarité sous forme de « rose des vents ». La conclusion du livre a beau se recommander d'une pléiade d'auteurs (Peter SLOTERDIJK, Jean LADRIÈRE, Robert ANTELME et autres, dont évidemment André GORZ), l'« explication » sort de la bouche des auteurs des récits autobiographiques de la précarité et n'apparaît nullement comme le fait de Grell. Par conséquent, l'explication de la précarité se dissout dans des expériences individuelles dont la description fine bat en brèche les thèses d'A. GORZ et de S. SCHEHR selon lesquelles le chômage des jeunes traduit l'ouverture à un « nouveau mode de vie » et l'émergence de valeurs qui défient la fonction intégratrice du travail et la nature anthropologique qu'on lui a faussement attribuée. La misère du présent se livre sans ambages dans l'œuvre de Paul Grell tandis qu'en revanche, la richesse des possibles est loin d'être évidente...

Jacques HAMEL

Département de sociologie,
Université de Montréal.

Maurice LEMIRE et Denis SAINT-JACQUES (dirs), *La Vie littéraire au Québec IV. 1870-1894. « Je me souviens »*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1999, 669 p.

Quatrième tome de la collection *La Vie littéraire*, ce volume, auquel ont collaboré neuf chercheurs du CRELIQ (Centre de recherche en littérature québécoise), Marie-Andrée BEAUDET, Aurélien BOIVIN, Anne CARRIER, Daniel CHARTIER, Kenneth LANDRY, Hélène MARCOTTE, Clément MOISAN, Pierre RAJOTTE et Lucie ROBERT, poursuit l'entreprise, amorcée en 1991, d'une histoire du fait littéraire au Québec. Il s'agit là, comme on l'a souligné unanimement à la parution des volumes précédents, du plus vaste chantier d'histoire littéraire au Québec, et ces travaux constituent, sur le plan documentaire, à cause de la rigueur du travail de recherche et de la quantité des informations réunies, une référence indispensable dans les études sur le Québec, tant pour la littérature que pour l'histoire culturelle. De ce